

Le Chat Murr 93

Kater Murr « ...un chat doué d'esprit, de raison et de griffes acérées » (E.T.A. Hoffmann)

LE BLOC-NOTES D'UN LECTEUR ENTHOUSIASTE

Dominique Hoizey 60, rue des Moissons 51100 Reims <http://lechatmurr.eklablog.com/>

AVRIL 2024 ISSN 2431-1979



Portrait de Francis Carco (1886-1958)
Maurice Asselin (1882-1947)

Rendez-vous avec Francis Carco

J'aurais pu ne jamais lire une ligne de Francis Carco. Je vais vous dire comment je l'ai « rencontré ». Il me faut tout d'abord le citer. Voici ce qu'il raconte dans *Rendez-vous avec moi-même* : « Le long du quai, vers le Pont-Neuf, des péniches immobiles luisaient sur l'eau et la pluie qui, soudain, s'était mise à tomber, lavait en bouillonnant les boîtes des bouquinistes où je craignais qu'un jour les livres que je me promettais d'écrire ne vinssent misérablement échouer. » Il ne se trompait pas, et ce fut précisément ainsi que je fis la connaissance de l'auteur de *Jésus-la-Caille* au début des années 60. Tel Paul Verlaine je pouvais dire :

J'étais jeune et j'avais des goûts très militants,
Tel, un bon iconographobibliophile.

J'achetai ce jour-là sur les quais son roman *L'Équipe* dans une belle édition de 1924 ornée d'un portrait de l'auteur par Maurice Asselin. D'autres lectures suivirent comme *Jésus-la-Caille*, bien sûr, *Printemps d'Espagne*, *La Rue*, mais ce sont les pages qu'il a écrites sur François Villon, Gérard de Nerval et Maurice Utrillo qui en dehors de ses descriptions de Paris et de son amitié pour Colette m'ont le plus attaché à l'écrivain et à l'homme que son *Rendez-vous avec moi-même* m'a rendu plutôt sympathique.

LIRE LA SUITE PAGE 2

Rachilde est revenue !

Marguerite Eymery (1860-1953)

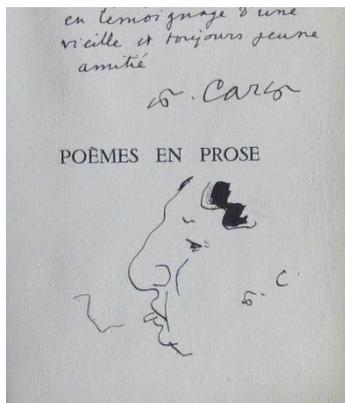
LIRE PAGES 3 et 4

Des hirondelles dans le ciel de Moscou

À propos d'*Une rue à Moscou* de Mikhaïl Ossorguine

LIRE PAGE 4

Rendez-vous avec Francis Carco



J'avais un peu oublié Francis Carco quand dernièrement j'ai eu en bon « iconographobibliophile » (merci Verlaine !) le coup de foudre pour ses *Poèmes en prose* édités en 1948. Le poète y a laissé de sa main habile un autoportrait à la plume indubitablement artistique. Du romancier j'ai retenu que « nul ne reste le maître des créatures qu'il a tirées de son subconscient et appelées à la vie : elles se liguent contre lui et l'obligent à en passer par où elles veulent¹ ». Pour témoigner de l'art de Francis Carco j'ai choisi son poème en prose « Ferdinand-le- Brûleur ». Le poète, le romancier et... Paris s'y rejoignent génialement.

FERDINAND-LE-BRÛLEUR

Il n'y a pas que les flics, la nuit, qui se promènent et qui, comme des chiens, flairent l'ombre où toutes sortes de pistes mystérieuses tracent de confus hasards et se brouillent entre elles. Ferdinand-le-Brûleur, qui appelle ces messieurs des « chiens », se comprend et s'il pense à la meute qui l'a tant de fois traqué de rue en rue et jusque sur les toits, meute est un mot trop noble, à son avis, pour qu'il le prête aux flics... J'ai vu Ferdinand dans les bars. C'est un petit homme propre et bien vêtu, qu'il est facile de reconnaître, quand il rit, à une dent cassée dont il bouche le trou noir dans les grandes occasions. Ferdinand n'a pas d'amis, ni de femme, et je ne l'ai jamais entendu parler que pour annoncer, d'une voix brève :

- Un picon !

Rue Saint-Grégoire-de-Tours, il vend discrètement aux filles, des chemises de soie, des bas fragiles, des bijoux, au prix de gros et les malheureuses qui lui achètent sa marchandise s'en parent, pour leurs amants, comme d'un butin honteux... Mais qui saura jamais comment Ferdinand-le-Brûleur s'arrange pour ne pas être pris ?²

Francis Carco écrit curieusement dans *Rendez-vous avec moi-même* que si l'on ôte de ses livres « la pluie, la brume, l'aube, le crépuscule, le fracas de certaines rues, leurs silences, tous ces éléments, dont la combinaison finit par déterminer une présence, des présences, le reste – réellement – n'importe guère ». Il aurait volontiers écrit des romans « presque sans personnages, avec des descriptions, des états d'âme, une atmosphère...³ ». Un peu comme cette page du roman bien nommé *La Rue* :

Sous une pluie fine la rue des Poissonniers n'offrait guère d'agrément. Ses quelques débits, dont les carreaux brouillés s'ornaient, en lettres blanches, des inscriptions : *Au Signal d'Arrêt*, *A la Descente du Nord*, *A la Renommée du Bon Vin*, se succédaient sans pittoresque. De rares consommateurs y vidaient sur le zinc des chopes et une énorme bobine de câbles électriques, abandonnée contre un trottoir, n'ajoutait au décor rien qui pût l'égayer. Tout semblait somnolent, flétri, pétrifié. Une fabrique à vendre, avec sa façade écaillée, sa lourde porte, ses fenêtres grillagées aux vitres brisées, ses murs de plâtre tailladés et crasseux dressait sa misérable carcasse ; et, prolongeant l'alignement, d'autres masures laissaient apparaître, sous la lumière livide, leurs verrues et leurs plaies.

Jamais encore je n'avais découvert à cette rue une telle désolation. Elle attristait le voisinage et le ciel bas et morne reflété dans les glaces des bistrots, les ruisseaux, les flaques des trottoirs, n'y empruntait aucun éclat.⁴

Permettez-moi de citer une page empruntée à un autre roman, *L'Équipe*. L'atmosphère qui s'en dégage avertit le lecteur du dénouement sordide qui mettra fin à la querelle de deux mauvais garçons :

La pluie tombait toujours, égale, très fine. Elle obscurcissait le ciel et les lumières qui de loin en loin éclairaient les rues. Autour de ces lumières, l'ombre se faisait plus dense. Par-dessus le mur d'un petit jardin, des arbustes se dressèrent comme des fagots, serrés, sans feuilles et droits, qui luisaient. On découvrait, ailleurs, des façades qui paraissaient plus noires que le ciel et il n'y avait de précis que l'alignement des trottoirs, parce que le reflet lointain des becs de gaz les faisait quelquefois briller dans toute leur étendue.

Bouve et Bobèche allaient du même pas. La nuit n'était pas froide. Elle avait une mollesse dont les deux hommes éprouvaient les effets. Cependant, ils savaient l'un et l'autre que l'impression qu'ils partageaient serait bientôt de peu de prix pour eux.⁵

En lisant Francis Carco, on ne s'étonne pas d'apprendre, comme il le confie dans l'un de ses ouvrages, qu'une tendance naturelle l'a toujours porté à aimer la peinture. Et quand il écrit qu'« on ne pénètre bien le caractère d'une ville que par ses peintres⁶ », on pense d'abord à Paris et à Maurice Utrillo « avec son amour de la rue, des bistrotts, des églises, des routes dans la banlieue⁷ ».

📖 1. Francis Carco, *Rendez-vous avec moi-même*, Albin Michel, 1957, p. 153. 2. Francis Carco, *Poèmes en prose*, Points et Contrepoints, 1948, p. 112-113. 3. Francis Carco, *Rendez-vous avec moi-même*, op. cit., p. 174. 4. Francis Carco, *La Rue*, Albin Michel, 1930, p. 72-73. 5. Francis Carco, *L'Équipe*, Les Éditions G. Crès & C^{ie}, 1924, p. 66-67. 6. Francis Carco, *Rendez-vous avec moi-même*, op. cit., p. 121. 7. Francis Carco, *Utrillo*, Les Cahiers Rouges/Bernard Grasset, 2022, p. 123.

Rachilde est revenue !

Marguerite Eymery (1860-1953)

« Le merveilleux chef-d'œuvre ! » Maurice Barrès qualifiait ainsi le roman de Rachilde *Monsieur Vénus* dont je possède un exemplaire dans une édition de 1902 « brisé, navré, navrant, fait hideux par l'usage¹ » et que, pour parler encore comme Paul Verlaine, j'aimerais « frais, pimpant », mais pour cela il me faudrait faire appel à un relieur, « artiste ensemble et mage ». Voici justement que Martine Reid nous donne l'occasion de relire *Monsieur Vénus* (et *Madame Adonis*)² ou plutôt de le reprendre « en sa toute jeunesse »

Comme l'on reprendrait une ancienne maîtresse
Que quelque fée aurait revirginée...

L'auteur du *Jardin de Bérénice* considérait *Monsieur Vénus* « comme une curiosité qui restera », et de fait, comme l'écrit joliment son editrice d'aujourd'hui, il mérite « pleinement d'occuper dans l'histoire littéraire la place qui lui revient ». Portons donc sur l'auteure d'un roman qui déchaîna les passions au moment de sa publication – 1884 est également l'année d'*A Rebours* de J.-K. Huysmans – ce « regard de sympathie³ » qu'elle mérite. Victor Hugo l'avait compris alors qu'elle n'avait que dix-sept ans en répondant à l'envoi d'une œuvre de jeunesse : « Remerciements et applaudissements. Courage, Mademoiselle. »

Le coup de foudre de Francis Carco pour Rachilde

Quand parut en 1914 *Jésus-la-Caille*, Francis Carco avait 18 ans et Marguerite Eymery, alias Rachilde, 54 ans. Francis Carco raconte dans *Rendez-vous avec moi-même* sa rencontre avec l'auteure de *Monsieur Vénus* qui est antérieure à la publication de son premier roman. Les faits se passent en 1911 :

Pour un garçon de mon âge, Rachilde était une dame déjà très respectable, mais elle avait écrit *Monsieur Vénus*. Le coup de foudre que j'éprouvai pour elle se produisit au *Café Voltaire* le jour qu'elle mariait sa fille au neveu de Paul Fort. J'étais arrivé en retard au déjeuner de mariage, ce qui me permit d'avoir

la tête froide au milieu des invités de Valette [Alfred Valette (1858-1935) que Rachilde avait épousé]. On me hissa sur le piano où se trouvait déjà Paul Fort et Marinetti [Filippo Tommaso Marinetti (1876-1944), fondateur du mouvement futuriste], qui m'avait entendu au *Lapin* [*Lapin Agile*, cabaret de Montmartre], me demanda de chanter des goulantes de mon répertoire. Je le fis de bonne grâce. « Mais qui es-tu ? me demanda Rachilde. Il est drôle, ce petit. » Je profitai de l'occasion pour lui répondre : « Demandez au patron [Alfred Valette, fondateur du *Mercure de France*] : je lui ai porté un manuscrit voilà trois jours. » Rachilde poussa des hurlements : « Mais je veux le lire tout de suite ! » Le lendemain soir mon manuscrit était accepté.⁴

📖 1. Paul Verlaine, « Bibliophilie », *Biblio-Sonnets, Œuvres poétiques complètes*, Bibliothèque de la Pléiade, 1999, p. 969. 2. Rachilde, *Monsieur Vénus* suivi de *Madame Adonis*, édition présentée, établie et annotée par Martine Reid, Folio Classique/Gallimard, 2024. 3. Claude Dauphiné, *Rachilde*, *Mercure de France*, 1991, p. 19. 4. Francis Carco, *Rendez-vous avec moi-même*, Albin Michel, 1957, p. 131-132.

Des hirondelles dans le ciel de Moscou

À propos d'*Une rue à Moscou* de Mikhaïl Ossorguine

« La petite maison de Sivtsev Vrajek voulait se garder du monde et continuer à mener la vie paisible de jadis. » On ne peut pas mieux résumer le roman de l'écrivain russe Mikhaïl Ossorguine (1878-1942), *Une rue à Moscou*, dont le titre original, *Sivtsev Vrajek*, est le nom d'une rue du centre de Moscou. L'action de ce roman – il date de 1929 – se situe entre la Grande Guerre et la naissance de l'URSS. Son auteur a été témoin des événements vécus par les hommes et les femmes de cette histoire qui a pour centre la maison d'un savant ornithologue Ivan Alexandrovitch. Nous retiendrons quelques noms parmi celles et ceux qui fréquentent la maison, à commencer par la petite-fille, Tatiana Mikhaïlovna, que tout le monde appelle Tanioucha. Nommons Edouard Lvovitch, compositeur de *Opus 37*, « l'œuvre d'un génie », l'agrégé de philosophie Alexeï Dmitrievitch Astafiev au destin tragique, Vassia Boltanovski, « un hôte quotidien, non un hôte, en fait, mais un membre de la famille² », la sympathique infirmière Alionouchka, et n'oublions pas Stolnikov, l'officier sans bras ni jambes qui dans ses nuits de cauchemar se voyait à la tête de « régiments entiers d'horreurs portant la croix de Saint-Georges³ ». Il y a la guerre, donc, et puis la révolution avec ses excès et ses atrocités : « Tous luttaient pour la liberté. À quoi se résolvait cette liberté ? Ils avaient peur et répandaient la peur ; dans leur terreur ils s'empoignaient mutuellement.⁴ » Il y a aussi la faim, la misère, le typhus et les...poux. L'espoir, on le sait, renaît au printemps, comme à la fin de ce roman. Le lecteur referme le livre sur ce dialogue entre Tanioucha et son ornithologue de grand-père :

- Le printemps est proche, grand-père, nos hirondelles reviendront bientôt.
- Mais oui, elles reviendront, bien sûr. Qu'importe aux hirondelles le sujet des querelles humaines ? Peu leur importe qui se bat contre qui et qui a le dessus. Aujourd'hui c'est l'un, demain ce sera l'autre et ainsi de suite. Or les hirondelles ont leurs lois à elles, et ces lois sont éternelles ; elles ont bien plus d'importance que n'importe quelle loi de notre cru.⁵

« Je crois que le principal, le plus profond besoin intime du peuple russe, c'est un besoin de souffrance, perpétuel et jamais assouvi, partout en tout.⁶ » Le mot est de Dostoïevski. Le roman de Mikhaïl Ossorguine en est une belle illustration.

📖 1. Mikhaïl Ossorguine, *Une rue à Moscou*, traduit du russe par Léo Lack, Les Éditions Noir sur Blanc, 2024, p. 289. 2. *Ibid.*, p. 172. 3. *Ibid.*, p. 157. 4. *Ibid.*, p. 219. 5. *Ibid.*, p. 452. 6. Dostoïevski, *Journal d'un écrivain*, textes traduits par Gustave Aucoeur, Bibliothèque de la Pléiade, 1972, p. 48.